



Légion d'Honneur en Beaujolais



Biographie de Benoît Marie LANGENIEUX (1824-1905)



Source 1 : Base Léonore

Source 2 : Silhouettes Caladoises et Beaujolaises (Tome I) de Joseph Balloffet

aimablement prêté par Mr Clausel adjoint au maire de Villefranche sur Saône

Source 3 : Monsieur Hughes Legrand

Source 1 :

- Né à Villefranche sur Saône le 15 octobre 1824,
- Ordonné prêtre le 21 décembre 1850,
- Evêque de Tarbes le 19 juin 1873,
- Archevêque de Reims et Cardinal le 7 juin 1886,
- Chevalier de la Légion d'Honneur,
- Nombreuses décorations étrangères,
- Décédé à Reims le 5 janvier 1905.

Source 2 :

Lorsque le principe de la fondation en Beaujolais d'une société scientifique et archéologique fut décidé, les organisateurs firent aussitôt appel à tout ce que Villefranche et la province comptaient parmi l'élite de la population restée dans le pays ou dispersée au loin, que ce soit dans la magistrature, le clergé, l'instruction

Si vous possédez des renseignements supplémentaires sur ce Légionnaire, merci de bien vouloir nous les transmettre à l'adresse figurant au bas de la page d'accueil de notre site nous mettrons à jour sa biographie

publique ou les beaux-arts. Les adhésions au nouveau groupement arrivèrent nombreuses et enthousiastes elles montraient que l'idée était excellente et venait à son heure.

Une abstention inattendue causa quelque surprise et quelque désappointement ; elle émanait d'un prince de l'église, à qui on avait songé pour la présidence d'honneur et dont les attaches avec notre petite province n'étaient pas douteuses, S. E. le cardinal Langénieux,

Le Cardinal LANGÉNIEUX

Archevêque de Reims

(1824-1905)

Alors archevêque de Reims, étant né à Villefranche en 1824. Les regrets furent vifs au Comité d'organisation, qui mit l'incident sur le compte du grand âge du prélat et de son éloignement depuis de longues années de sa ville natale, où il avait si peu vécu.

Le premier Langénieux qui vint s'établir à Villefranche fut Claude, né en 1743, fils de Claude, jardinier à la Salle, et de Marie Villet.

Il était d'abord boulanger à Reyrieux en-Dombes, mais le 18 septembre 1772, il acheta le fonds du sieur Guillaume Greppo et ne quitta plus Villefranche, où il se maria trois fois : 1° avec Catherine Ressort, d'où cinq enfants ; 2° avec Catherine Perroud, d'où huit enfants et 3° avec Dorothee Micollier, dont il eût :

1° Claude-Antoine qui suit ;

2° Marie, mariée à Michel Savoy, dont Robert, négociant à Villefranche, et Françoise, mariée à Jean-François Guiet, sellier à Lyon.

Claude-Antoine était né en messidor, an VII ; il était marchand-sellier et se maria en 1822 avec Aimée Charles, fille de Louis, également sellier. SIX enfants naquirent de cette union, mais trois seulement arrivèrent à leur majorité : l'aîné, le futur cardinal ; Françoise, dite Fanny, née en 1827, morte sans alliance, à Reims, en 1898, et Claude, dit Auguste, capitaine au long cours, puis receveur des finances, né en 1832 et mort également à Reims, en 1905.

Benoît Langénieux naquit le 16 octobre 1824 et fut déclaré à la mairie de Villefranche le même jour par Claude, son grand-père, assisté de Martial Chamois, tailleur d'habits, et de Jean Decroix, épiciier ; avec eux, signa le maire Royer Willot. Le petit Langénieux et sa famille quittèrent bientôt Villefranche, car nous les trouvons, en 1832, installés à Paris, où meurt peu de temps après son père, laissant la lourde charge de l'éducation de trois enfants en bas âge à sa jeune femme encore peu acclimatée à la vie de Paris.

Benoît était de complexion délicate. L'air insalubre de la capitale ne lui convenait guère ; on le mit en pension à Longjumeau, où il resta dix-huit mois, sachant se faire

aimer de ses maîtres et de ses petits camarades. Sa première communion faite et la confirmation reçue, conseillé et dirigé par le curé de Longjumeau, il demanda son admission au petit séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, que devait bientôt régenter l'abbé Dupanloup.

Là, sous l'égide du futur évêque d'Orléans, se pressait toute une jeunesse ardente et studieuse Du faubourg St-Germain, venaient : Noailles, Dreux-Brézé, Gabriac, Champagny, Galliffet, tandis que Tréguier en Bretagne envoyait Renan ; le Dauphiné, Flavien Hugonin : la Bresse, J. Cognat ; Paris, le futur cardinal Foulon. Benoît Langénieux se trouvait donc ainsi dans un milieu remarquable à tous égards et il sut à merveille s'y adapter et y développer son exceptionnelle intelligence.

Il demeura à Saint-Nicolas de 1837 à 1845 et sa vie pendant ces années bénies peut se résumer par ces mots trouvés dans un des cahiers de l'institution : Travail et application soutenue ». Écolier modèle, élève docile et pieux, d'une aménité qui le faisait aimer de tous, Benoît se dirigeait insensiblement vers la vie sacerdotale, où il se sentait depuis longtemps attiré. Mais bien que regardant du côté de Saint-Sulpice, il dût abandonner son rêve pour un temps, et pour une cause inconnue, dût accepter, en 1846 et 1847, un préceptorat à Saint Servan en Bretagne. Mais en octobre 1847, il franchissait, enfin, le seuil de Saint Sulpice et y recevait les ordres qui l'acheminaient au sacerdoce. Le 21 décembre 1850, il était ordonné prêtre par Mgr Sibour, archevêque de Paris, et dans les premiers jours de janvier 1851, il était nommé vicaire de Saint-Roch. C'est en vain que son ancien maître, devenu évêque d'Orléans, en 1849, pressentant ses admirables dons, avait voulu se l'attacher, l'abbé Langénieux opposa aux prières parfois impérieuses du maître vénéré une respectueuse, mais ferme résistance. Il appartenait au diocèse de Paris et entendait s'y fixer.

Une vie toute d'abnégation et de dévouement commença pour le jeune vicaire qui, pendant huit ans, de 1851 à 1859, donna l'exemple de la plus active, et de la plus féconde besogne qui se puisse imaginer dans une paroisse parisienne fort peuplée et pourvue d'une multitude d'œuvres diverses.

Cette vie obscure et uniforme fut coupée entre temps par plusieurs voyages, passion du futur cardinal, qui se plaisait à parcourir, pour le plus grand repos de son esprit, des contrées renommées à juste titre. C'est ainsi qu'en août 1853, il visita la Terre Sainte où il se rendit à petites journées, s'arrêtant à Bordeaux pour y prêcher en présence du Cardinal Donnet, qui, alors qu'il était curé de Villefranche, avait connu et estimé la famille Langénieux.

Plus tard, nous le trouvons en Espagne, puis en Suède, où il est prié de prêcher à Stockholm une retraite spirituelle.

En 1879, le cardinal Morlot, archevêque de Paris, enlevait l'abbé Langénieux à

Saint-Roch, pour l'appeler sur un autre théâtre. Les fonctions de prompteur du diocèse lui étaient confiées. Lourde charge où les consolations abondent moins que les difficultés. Mais le nouveau promoteur, installé désormais à l'archevêché et chargé de faire observer les lois ecclésiastiques ne manquait pas des qualités requises : prudence, tact, charité, aucune ne lui faisait défaut et par un heureux mélange de douceur et de fermeté, il s'attacha tous les cœurs.

La mort du cardinal Morlot, en 1863; changea l'existence de notre compatriote. Dès son arrivée à Paris, en effet, Mgr Darboy bouleversa toute l'administration diocésaine et l'abbé Langénieux dut quitter son poste de promoteur pour la cure de Saint-Ambroise. C'était presque une disgrâce, aux dires de ses émules, car la paroisse était pauvre. Sur les soixante-quinze mille habitants qu'elle comptait, vingt-cinq mille étaient inscrits comme indigents sur les rôles de l'Assistance publique. Le presbytère ressemblait à une chaumière, et à une chaumière qui tombait en ruines. Le nouveau curé, qui avait tour à tour habité Saint-Roch et dans le somptueux palais archiépiscopal de Paris, s'était sans doute aperçu de la différence du logis, mais il ne s'en plaignait pas. Il avait d'autres sujets d'inquiétude et d'autres soucis plus pressants. Il lui fallait créer de toutes pièces une multitude d'œuvres paroissiales : crèche, fourneaux économiques, conférence de Saint-Vincent de Paul, œuvre du pain du vendredi, écoles, œuvres des jeunes apprentis de Popincourt, asile de vieillards, patronages, etc.. Telles sont les principales qu'entreprit le zélé curé et qui furent, grâce à ses hautes relations dans le faubourg St Germain et du ministère des Affaires Étrangères, menées à bonne fin, mais non sans d'incessantes et pénibles démarches.

Un voyage à Rome, en 1866, vint le récompenser de tous ses efforts et donner à son esprit le calme dont il était depuis si longtemps privé. Deux ans après Mgr Darboy le nommait curé de Saint Augustin, paroisse aristocratique, érigée depuis peu dans le quartier nouvellement créé par le baron Hausmann et dont le boulevard Malesherbes, avec ses magnifiques hôtels, constituait le point principal.

M. Langénieux avait été un créateur à Saint-Ambroise, il allait l'être encore à Saint-Augustin. Il hâta l'inauguration de l'église et fit bâtir le vaste presbytère qui put loger les vingt prêtres devenus ses collaborateurs. En 1869, il ouvrait une maison où étaient réunis toutes les œuvres de la paroisse : fourneau, bibliothèque, vestiaire, patronage, crèche, asile pour vingt-quatre vieillards etc..

Sa parole ardente et persuasive, goûtée par tous ses paroissiens, anciens et nouveaux, allait rencontrer des auditeurs inattendus. 'Mgr Darboy, grand aumônier, signala le curé de Saint-Augustin à l'Empereur et celui-ci, à qui le nom de l'abbé Langénieux était connu, accepta avec empressement qu'il vint prêcher le carême dans la chapelle des Tuileries. On était en 1870, et ce fut le dernier carême

qu'entendit la vénérable demeure de nos rois.

La croix de la Légion d'Honneur et une croix en diamant, cadeau de Napoléon III, furent les justes récompenses que reçut le distingué prédicateur.

La guerre éclata en juillet. Le curé de Saint-Augustin la passa toute dans sa paroisse, quêtant pour les blessés, organisant dans son presbytère, dans ses maisons religieuses, des ambulances dont il assumait toute la charge, grâce aux dons qu'il recevait de ses généreux paroissiens.

La commune faillit lui coûter la vie. Recherché par les fédérés, il allait être saisi et fusillé, comme son archevêque, lorsqu'un de ses anciens paroissiens de Saint-Ambroise, dont il avait fait élever la petite fille, vint le trouver et lui remit un passeport en règle. Pendant quarante jours il réussit à se cacher et à échapper à la mort et c'est ainsi qu'après la tourmente, il put être nommé par le nouvel archevêque de Paris, vicaire général et archidiacre de Notre-Dame (1871).

Depuis longtemps, le nom de l'abbé Langénieux avait été prononcé pour un évêché. On avait parlé de lui pour Nantes et Agen, sièges à pourvoir en 1869. En 1873, Amiens et Tarbes vinrent à vaquer. Il fut nommé à Tarbes et ce ne fut pas sans angoisse qu'il accepta la dignité qui lui était offerte. Sacré à Notre-Dame le 28 octobre, par Mgr Guibert, le nouvel évêque prit possession de son siège le 8 novembre suivant et fut reçu avec une chaude sympathie dans la contrée pittoresque, où resplendissait le jeune sanctuaire de Lourdes, qui attirait alors tout les regards.

Mgr Langénieux ne devait rester qu'un an dans les Pyrénées, où son activité créatrice avait commencé à se donner libre cours : collègue ecclésiastique d'Argelès, achat de l'antique abbaye de St Savin, obtention pour Lourdes du titre de basilique mineure, embellissement des abords de la grotte, etc.. Reims venait de perdre Mgr Landriot, son archevêque. Le maréchal Mac Mahon, qui se rappelait l'ancien curé de Saint-Augustin, désirait pour lui cette succession à laquelle son activité, son autorité et sa distinction, le désignaient tout particulièrement.

Un décret présidentiel fut rendu le 15 novembre 1874 et le 22 février de l'année suivante, Mgr Langénieux faisait une entrée quasi triomphale dans son nouveau diocèse.

Aussitôt commença pour l'antique métropole de la Gaule Belgique une ère de développement, spirituel non encore oubliée. Les œuvres s'ajoutaient aux œuvres sous l'impulsion de l'héritier de St Rémi, qui, grand bâtisseur, faisait sortir de terre toute une floraison d'églises et de chapelles nouvelles, comme il favorisait la restauration de monastères et s'attachait à donner à la liturgie tout son éclat et sa pompe d'autrefois.

Le siège métropolitain de Reims avait compté dans le cours des âges seize

cardinaux. Le dernier en date était Mgr Thomas Gousset. En 1886, Léon XIII avait trois sièges à pourvoir pour la France. Le gouvernement français avait proposé les archevêques de Rennes et de Sens, mais avait résisté à la nomination, de celui de Reims, dont l'attitude énergique et ferme avait, en plusieurs circonstances, déplu au parti qui dirigeait alors le pays. Sur les instances de Rome, les difficultés s'aplanirent et Mgr Langénieux reçut la barrette, le 16 juin 1886, des mains du président Grévy, qui eût en cette circonstance un accueil glacial pour notre compatriote, alors que ses deux collègues étaient entourés d'égards exceptionnels. Cardinal au titre de Saint-Jean Porte Latine, Mgr Langénieux fut en diverses circonstances choisi par Rome pour représenter le Souverain Pontife aux fêtes de l'Univers catholique. C'est ainsi qu'en 1893, il présidait, en qualité de légat, le congrès eucharistique de Jérusalem ; en 1896, le quatorzième centenaire du baptême de Clovis, à Reims, et en 1899, le Congrès de Lourdes.

Mais la vieillesse avait dès longtemps commencé pour le cardinal, alors septuagénaire. Un deuil cruel allait assombrir ses derniers jours et le frapper durement en la personne d'une sœur chérie, Mlle Fanny Langénieux, qui ne l'avait jamais quitté, et telle Marthe à Béthanie, s'occupait des soins intimes de la maison de son frère. Six ans après, le cardinal, en route pour Rome, fut atteint d'une bronchite et arriva dans la ville éternelle pour s'aliter. Il put avoir néanmoins une suprême entrevue avec le pape Pie X qui s'assit sur une simple chaise à côté du malade étendu sur la sedia pontificale. Les deux vieillards échangèrent alors les pensées qui leur tenaient le plus à cœur. Puis le cardinal, toujours souffrant, reprit la route du retour et c'est le 10 décembre, épuisé et condamné, qu'il rejoignit sa ville épiscopale. Le 31, il expirait dans les bras de MM. Compant et Lândrieux, ses commensaux, témoins de sa vie et confidentes de sa pensée.

Les funérailles eurent lieu le jeudi 5 janvier 1905 en présence d'une foule considérable de cardinaux, d'évêques et de diocésains émus et reconnaissants. L'illustre prélat repose aujourd'hui dans la cathédrale restaurée de Reims, devant l'autel du cardinal de Lorraine, son prédécesseur.

Terminons par ces lignes de F. Veuillot qui résumeront toute une vie si digne et si noble : « L'archevêque de Reims n'était pas un violent, ce n'était pas un impétueux. Mais sa fermeté calme et résolue n'en était que plus forte... Depuis un quart de siècle, il n'est pas une mesure arbitraire qui ne se soit heurtée à ses protestations vigoureuses, tranquilles et claires ».

Il avait réalisé la devise qui accompagnait ses armes, une croix de Jérusalem : *Vivat in me Christus !*

Source 3 :

- La cousine germaine du cardinal Langénieux : Françoise Savoy a eu pour fils, Michel Guiet (1827 Lyon - 1893 Paris), carrossier célèbre et un des fondateurs des voitures hippomobiles Million-Guiet & Cie, L.H. 1877 ; dont le fils Auguste Guiet (1857 New-York - +>1906), carrossier, LH 1894.
- Le cousin germain du cardinal Langénieux : Robert Savoy a eu pour fils, Jean Claude Savoy (1833 Villefranche - ? Paris), négociant, associé dans Million-Guiet, L.H. octobre 1878, le frère de Michel Catherine Savoy.